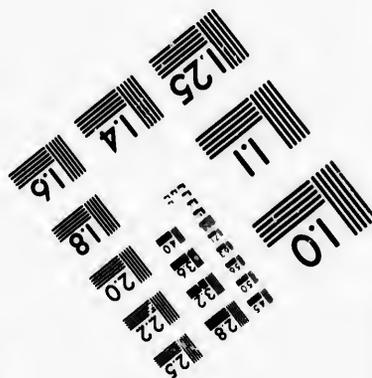
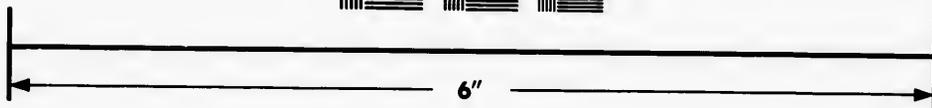
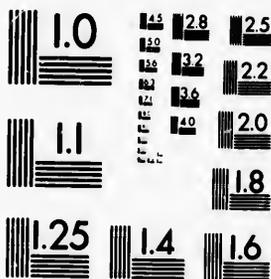


# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15 28  
18 22  
20 25

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

10

**© 1982**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

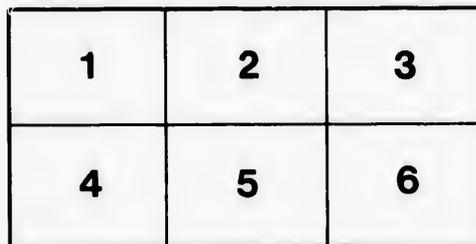
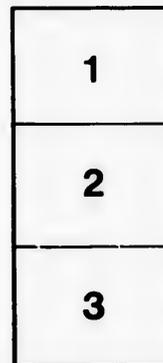
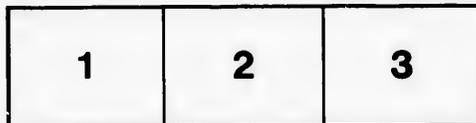
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails  
du  
difier  
une  
page

rata

elure,  
à



DERNIERS ADIEUX

ou  
**GRAZIELLA**

SUIVIS

de  
QUELQUES AUTRES POESIES DETACHEES

QUINTILIO  
CYROGRAPHI, DE C. D'ARNAULT  
et de M. de M. de M.

1879

PQ 2325

214736

A6

\*\*\*

## DERNIERS ADIEUX

DE

# GRAZIELLA

*Ah ! nell' altro che pianto, al mondo dura !*

Ah ! dans le monde, rien ne dure que les larmes !

PÉTRARQUE.

Une larme de sang, trempe dans toute joie !

Et, quand on a vidé la coupe des beaux jours

C'est cette larme hélas ! qui nous reste toujours,

Tout au fond, et qu'il faut ensuite que l'on boie !

Quand l'homme un jour perd tout, et qu'il se cherche un lieu  
Pour tout ensevelir, ses douleurs et sa vie.

Ah ! s'il regarde au ciel, — Pourquoi l'âme ravie,

Tombe-t-il à genoux, pénitent qui supplie ?

— C'est qu'après toute chose, il lui reste encor Dieu !

1

SUR LA PLAGE DE SORRENTE

Sur les bords de Sorrente, encore me voilà !  
Mais, seule j'y reviens, et lui, — lui n'est plus là.  
C'est bien ici, Oui ! c'est sur cette même rive,  
Qu'il m'apparût un jour, rayonnant de beauté !

Oh ! tout tel ô mon Dieu ! que je l'avais rêvé,  
Aujourd'hui je reviens, dans ma douleur plaintive,  
M'asseoir inconsolable, au bord des mêmes flots,  
Mêler à leurs soupirs, mes chants et mes sanglots.

—Ainsi le cygne blanc de nos mers azurées,  
Revoit ses bords chéris, alors qu'il va mourir :  
Comme pour y chercher, un dernier souvenir,  
Et de plus doux accords, sur ses grèves dorées !

—C'est ici, quand le jour tombe, et que dans les cieux  
Monte l'astre du soir, pâle et silencieux ;  
C'est dans ces lieux que j'aime, à revenir encore !  
Sur la mousse des rocs, où je l'ai vu s'asseoir,  
C'est là que quelquefois, je viens pleurer le soir  
De nôtre jeune amour, la trop rapide aurore,  
Et parmi ce deuil, tant de si beaux jours perdus,  
Qui ne reviendront plus, Oh ! Non ! nou jamais plus !

—Pareil à l'océan sans phares et sans voiles :  
Aussi désert et vide, est pour moi l'Avenir !  
Qu'y chercherai-je encor, s'il ne doit rien venir ?  
S'il n'est rien désormais, ô ciel ! que tu m'y voiles !

Une lueur dernière, a passé sur mon front,  
Et de la mort, déjà je ressens le frisson !  
Mais, de son ombre, avant que sa main m'environne,

Et puis que tout autour de mon sombre cercueil,  
Qu'on veille, enveloppé de larmes et de deuil,  
Le glas funèbre et lent, pour moi pleure et résonne ;  
Ah ! Qu'il me soit permis, pour la dernière fois,  
D'exhaler en ce jour, ma gémissante voix,  
Et parmi les soupirs, d'une trop vive flamme  
A Lui, s'il en est temps, dire un dernier adieu ;  
Mais dans ce dernier cri d'angoisse, à Vous mon Dieu !  
Gémissante, à Vous seul, enfin rendre mon âme !

—Quelques heures peut-être, et je m'éveillerai,  
Si jeune et fraîche encor, surprise, en l'autre monde !  
—O Mort ! presse ton pas !... dans mon cœur ulcéré,  
Plonge un dernier poignard, et d'un coup assuré !  
Sur ma blessure, viens, en faire une seconde !  
—Qu'un jour il dise, au moins gémissant, mais charmé  
Elle aussi sut mourir, comme elle avait aimé !

Grande mer ! prête-moi ta voix large et profonde,  
De ton flot qui se plaint, le murmure éternel !  
Vents ailés, portez-lui, cet adieu solennel !  
Qu'il l'entende, fût-il aux bords d'un autre monde.

## II

Oh ! Dieu ce jour fatal, n'est venu que trop tôt,  
Où j'ai vu s'éclipser, d'un coup mes espérances !  
Maintenant, je ne puis plus croire qu'aux souffrances  
Qui déchirent mon cœur, et rien que le tombeau,

Dans son gouffre profond, triste nuit sans aurore,  
A jamais, avec moi, les peut ensevelir !

—Pourtant si je pouvais, Bien-aimé que j'adore :  
Si j'osais espérer, . . . je t'attendrais encore !  
Et je ne voudrais plus, ne pourrais plus mourir.

—*Remontons un instant, vers ces scènes passées*  
Pleines de souvenirs, et de pleurs arrosées !  
Pour la dernière fois, que mon œil affaibli,  
Cherche et suive de loin, ces ruines trop chères,  
Et les contemple, avant qu'un éternel oubli,  
N'enveloppe bientôt, avec moi leurs poussières !

Le soleil, bien des fois, s'est levé sur nos jours,  
Depuis que je t'attends :—Rien ne paraît encore.  
Que je cherche au Couchant, que je cherche à l'Aurore ;  
Et l'espérance, enfin, me quitte pour toujours :  
Moi qui comptai sur elle, autant que sur toi-même.  
Hélas ! on croit toujours trop, en ceux que l'on aime !  
Et pourtant, n'ai-je pas bien longtemps attendu ?  
Est-ce au doux moment où, pleine de confiance,  
Je croyais, tout tenir, que je vois, tout perdu ?  
Où sont donc, les serments, et la sainte alliance ?  
Alphonse ! Oh ! dis pourquoi, n'es-tu plus revenu ?  
Au moins, dis, de nous deux : Qui s'est mieux souvenu ?

—Et, tu veux le pleurer, amante inconsolable !  
La source de tes pleurs n'est pas intarissable !  
Si tu n'en voulais point de cette pauvre fleur :  
Pourquoi la brisais-tu de sang froid jusqu'au cœur ?  
Elle, qui ne venait que d'ouvrir son calice.

—Que tu me préparais un terrible supplice :

.....  
Le vent souffle, et la mer pousse au bas des sanglots  
Des soupirs plus profonds qu'en l'affreux soir d'automne  
Où faillit la tempête, engloutir sous les flots,  
Les seuls êtres qu'alors j'aimais .... hélas ! personne,  
N'avait encor troublé l'asile du pêcheur,  
Et moi je ne savais qu'un seul mot : — le **Bonheur**.  
Ecoute l'autre voix qui se lamente — Ecoute !  
C'est la voix du **Passé**.... tu devines sans doute !

### III

Aurais-tu par hasard, souvenir de ce jour,  
Où j'étais absorbée en quelque profond rêve ?  
Ma paupière pensive et brûlante d'amour,  
Semblait errer bien loin, sur quelque vague grève ;  
Comme un sombre nuage où se cache l'éclair,  
Sous un voile de pleurs, se dérobait ma vue :  
Et mon front était pâle et mon âme abattue ;  
Car j'avais dans le cœur, plus d'un présage amer.  
Tu t'en vins doucement, comme mon ange en songe  
Me consoler encor, par quelque doux mensonge ;  
Ta caressante main, serra plus tendrement  
La mienne abandonnée :--Oh ! Dieu comme mon âme  
D'un terrible frisson tressaillit cet instant !  
Comme si de mes jours, on eut coupé la trame.

Ton regard doux et tendre, interrogea mes yeux,  
Et la sueur perlait sur mon front plus livide.  
Tu parlas, tu me dis ; — " Que vois-tu dans le vide ?  
Que cherches-tu là-bas ? Que lis-tu dans les cieux ?  
Et quel nuage, attristé encor ce beau visage ?  
Pourquoi cet oeil tourné, toujours vers le rivage ? "  
— Entends, te dis-je alors, je ne te cache rien ;  
Cruel pressentiment ! puis-je être abusé !  
Mais comme moi là-bas, vois-tu ce long chemin,  
Dont le terme est si loin, qu'il fuit à la pensée !  
Et puis cette ombre ainsi qui marche, et marche encor  
Qui marche, et qui jamais ne retourne en arrière  
Bien ! cette ombre est la tienne ! ah ! faut-il que j'espère,  
Qu'à d'aigles désirs, je doive encore essor !  
— A ces mots, tu repris d'une voix inquiète,  
Et que l'émotion succéda tristement.  
Mon amie ! " Eh bien moi, je te dis qu'elle arrête ! "  
Et ta voix s'éteignit en un gémissement.  
— Moi telle qu'une enfant, que l'amour même inspire  
Qu'éblouit où qu'égaré, un trop tendre regard ;  
Je répondis avec un lugubre sourire :  
" Oui ! tu l'arrêteras : mais il sera trop tard !  
Alors si tu reviens où je devais t'attendre,  
Tu n'y trouveras plus, peut-être que ma cendre ;  
Et celle qui se jette aujourd'hui dans tes bras,  
N'aura plus d'autre amant que le sombre trépas. "  
Et tu me répétais, en paroles plus brèves ;  
" Tu ne l'aperçois pas, belle enfant que tu rêves !  
Qu'à notre âge on se plaît à ces illusions,  
Qui colorent en vrai jusqu'à nos visions. "  
Non je ne rêvais point — Que n'étaient-ce des songes !

Je ne m'abusais pas de trivoles mensonges,  
Quand mon cœur alarmé, plongeant dans l'avenir,  
A se tromper en vain, cherchant de réussir,  
Voyait, toujours, planer de lugubres présages,  
Presentant à mes sens les plus sombres images !  
Un ange parlait-il à mon âme à mes yeux ?  
Quand je te voyais fur vers de lointaines plages,  
Bien loin de Procida, par de-là ces flots bleus,  
Derrière ces grands monts perdus dans les nuages ;  
Que j'entendais en moi, comme un fûble soupir,  
Que l'amour jetterait, dans un dernier sourire  
Une secrète voix, murmurer et me dire :  
— " Il part, mais c'est aussi, pour ne plus revenir ! " —  
Que la tempête au loin grondait terrible et sombre,  
Et t'ensevelissait avec ta nef qui sombre ?

O Paul ! O Virginie ! amants infortunés !  
Profondément empreinte en mon cœur votre image,  
De nos destins futurs semble m'être un présage !  
— Sommes-nous au malheur, aussi nous destinés ?  
Virginie ! Oh ! dis-moi , toi céleste colombe ;  
Si tant d'amour n'a pu planer que sur la tombe ?  
— Pauvre feuille arrachée à son jeune rameau !  
Et s'il me faut déjà dès mon matin flétrie,  
Sous le vent des douleurs, dans la froide agonie,  
M'incliner lentement sur un plus froid tombeau !  
Ah ! Quoi ! pour mieux tenir à la frêle existence ;  
Faut-il prendre racine, où finit l'espérance ?  
Et si jeunes, faut-il se quitter aussitôt ?

Laissez couler mes pleurs, en paix couler encore !  
Il est doux de pleurer ce qu'on perd sans retour ;  
Il est doux de chanter, quand la nuit suit l'aurore  
D'un matin si brillant d'amour !

Laissez couler mes pleurs, en paix couler encore !  
Il est doux le regret, dont s'enivre le cœur ;  
Quand le dernier sommeil, plane et va bientôt clore,  
Des yeux taris dans la douleur !

#### IV

Sur l'aride chemin, de cette amère vie,  
Alphonse ! j'ai bercé, mon cœur d'illusions  
Dans mes songes j'ai cru, les douces visions  
Qui, comme toi disaient, que j'étais ton amie,  
Et j'ai goûté des jours, d'ineffable bonheur ;  
Mais je devais par toi, tout apprendre le reste  
Amertume et regrets, larmes, douleur fineste,  
Souvenirs du Passé, qui m'ont brisé le cœur.

J'ai rencontré ton front, tu m'as tendu l'épaulé ;  
Et j'ai laissé mes bras, comme le lierre au saule,  
S'y suspendre, avec quel indicible bonheur !  
Tu sus de quel amour, mon âme était comblée !  
— Telle qu'aux cieux l'étoile, erre sur la vallée,  
Pâle amante des nuits aux yeux pleins de langueur

Qui tantôt apparaît, tantôt se tient voilée.  
Ainsi, planaient sur toi, mon cœur et ma pensée !  
La fille aux pieds marins, dans tes beaux yeux d'azur,  
Pareils au flot des mers, si profond et si pur,  
A plongé ses regards, comme nos hirondelles,  
Arrêtant sur les flots leurs légers tourbillons,  
Dans l'éclatant miroir, avec mille plongeurs  
Semblent se regarder, en palpitant des ailes ;  
Ah ! comme elles, souvent, comme elles aussi moi :  
Je tressaillais alors, sans comprendre pourquoi !  
Qu'il était doux cet œil plus brûlant que la flamme !  
Où je puisais l'amour en contemplant ton âme !  
Combien j'étais heureuse ! -- et pourtant quelquefois,  
Quand sur toi, je levais une paupière humide  
Que la douleur, au front, me mettait une ride,  
Aux yeux des pleurs ; et que d'une tremblante voix,  
Comme aux pieds de ma mère, aussi naïve et tendre,  
Je t'allais demander, craintive, à tes genoux ;  
" Alphonse ! si tu pars, Oh ! nous reverrons-nous ?  
Où faudra-t-il jamais, plus te voir ni t'attendre ? "  
— M'aurais-tu ressenti, tout-à-coup tressailli ?  
Tant la douleur se plaît, jusqu'au sein du plaisir !  
Et te souviendrais-tu, que pour calmer mes craintes,  
Et faire taire enfin mes larmes et mes plaintes ;  
Tu me dis : -- " Si je pars, dans trois mois mon Amour !  
Oui ! compte sur ma foi, je serai de retour.  
Devant Dieu qui m'entend, écoute ma prière ?  
Si tu crois, aux serments que je t'ai faits ... Espère !

Ces trois mois sont passés et depuis ... Plus d'un jour  
A vu pâlir mon front, et s'éteindre ma vie,

Quoique la flamme en moi, ne soit point assouvie ;  
L'espoir au cœur, longtemps, j'at'endis ce retour ;  
Je me suis dit pourtant ; — Reviendra-t-il encore ?  
Le jour succède au jour, en vain chaque matin  
D'un pas plus désolé, m'égarant dès l'aurore  
Sur la route déserte, à l'horizon serein  
Quand sur les eaux, déjà voyage l'hirondelle ;  
J'ai laissé bien des fois, errer mes yeux pensifs :  
Rien ne frappa jamais mon ardente prunelle !  
— Sur ces flots, où, souvent se berca ta nacelle,  
Se jouant dans l'écume en rasant les récifs  
Comme un oiseau léger, quand la mer était belle ;  
J'allai souvent aussi, promener mon regard ;  
Plus inquiet toujours, cherchant, si le hasard,  
Ne me ferait point voir encor, ta blanche voile ;  
Mais le flot ne bercait dans son lit ondoyant,  
Comme un reste d'espoir, que le rayon tremblant,  
Presqu'éteint, de quelque tardive et pâle étoile.  
Et, je m'en retouruais, soupirant : — A Demain !  
Mais, toujours j'espérai je n'attendis qu'en vain.  
L'espoir fuyant mon cœur, n'y laissa plus que doute,  
Puis la nuit y fit place, et puis après ..... Ecoute !

V

As-tu vu quelquefois, grandir près d'une tour  
Quelque herbe amoureux, quelque vigne grimpanse

Qui se tord en festons ? — Oh ! Comme avec amour,  
Serpentant doucement, par quelque treille en pente.  
Ils étouffent la pierre et s'enlacent au mur,  
Rampant, de jour en jour, comme un lézard obscur,  
Et s'attachant plus fort, à l'ogive tremblante ;  
Rien les peut détacher ! mais, qu'un soir, tristement  
Abattu tout-à-coup, mutilé par la foudre,  
Dans le sombre ouragan, le front du monument  
Soudain, jusques au sol, s'incline et roule en poudre  
Comme un sable mobile emporté par le vent.  
Entraîné dans la chute, et le pampre, où le lierre  
Trainera par débris, flétris dans la poussière  
Sa tige et ses rameaux, éplorés, abattus.  
— Dans ce vivant tableau ; — Reconnais notre image !  
Ainsi, dois-je périr, quand pour moi tu n'es plus !  
Qu'importe quel pays, qu'importe quelle plage.  
Quelques mers, quels déserts aux horizons perdus,  
Te cachent à mes yeux ! vivant !... Qui sait peut-être  
Quand tu n'es plus ici, pour moi ce n'est plus être !

.....  
Vois le pêcheur, perdu dans les brumes du soir  
Sur les flots qu'a rasés l'aile de la tempête,  
A l'heure, où l'on entend le beffroi du manoir ;  
Il se lève inquiet, il frissonne, il s'arrête,  
Cherche en vain du regard où rien plus se reflète  
Son phare sur la côte, où son étoile aux cieux :  
Trop tard !... Il n'ose plus, même lever les yeux  
Sur ce chaos obscur ; De sa poitrine défaillante,  
Un cri s'échappe et meurt sur la plume écumeante ;  
Alors, sombre et muet, comme le Désespoir  
S'appuyant au timon, pâle il se laisse choir ;

Et la mort peut venir maintenant le surprendre ;  
Car il n'espère plus, il n'ose plus attendre.  
— Ainsi, depuis longtemps, mon âme erre sans but  
Sur les flots orageux des amères pensées.  
Que ton souffle en mon sein, a trop tôt soulevées.  
Elle erre dans la nuit ; — A l'horizon, perdu,  
L'astre qui me guidait, est aussi disparu.  
C'était, le seul rayon d'amour et d'espérance,  
Qui luisait sur mes jours ; Peut-être !... mais silence !  
— Qu'allais-je dire ! Oh ! non ; ce serait blasphémer.  
O mon Dieu ! la folie, égare ma pensée !  
Trop fraîche est la blessure, et l'âme trop blessée !  
D'un tel amour, c'est Vous ! Vous ! qu'il fallait aimer  
Vous qui le seul pouvez, au seuil des espérances  
Affermir et poser, nos pas mal assurés !  
Oui ! vous allez mon Dieu m'ouvrir vos seuils sacrés !  
Oui ! vous allez finir ce rêve et ces souffrances !  
— Oh ! Trépas, tu devrais être plus cher au cœur !  
Toi, qui brise en nos seins, les traits de la douleur !  
— As-tu la foi Chrétien ? implore, prie, espère,  
Et secoue un moment de tes pieds la poussière !  
Est-ce trop acheter un éternel bonheur ?  
Ah ! Celui d'ici-bas, toujours n'est qu'éphémère !  
Qui voudrait échanger, les Cieux contre la Terre !  
Oui ! tu peux maintenant, te rouvrir sous mes pas !  
Avec Dieu, je ne puis redouter le trépas !

VI

SUR LE LIT DE MORT.

Vous, quand je dormirai sur mon lit de poussière ;  
Vous, qui viendrez fermer cette lourde paupière  
Où je sens chaque instant, les ombres de la nuit  
Descendre, et s'épaissir ; Vous qui m'avez aimée,  
Et pleurerez bientôt ma cendre inanimée :  
Souvenez-vous de moi ! souvenez-vous de lui !  
Portez-lui ce cachet arrosé de mes larmes  
La dernière versée, après tant de douleurs.  
A son vainqueur ainsi, le vaincu rend ses armes !  
Le plus sincère est bien, le dernier de nos pleurs !  
Portez-lui ces cheveux, dépouille d'un automne !  
Que je pose moi-même avant de m'endormir  
De ce dernier sommeil qui nous fait tant frémir,  
De mon front sur le sien, ma plus belle couronne.  
S'il aime et se souvient, s'il a gardé sa foi,  
C'en est assez pour lui ! c'en est assez pour moi !  
Fidèle à mes serments, malgré mon sort funeste ;  
Qu'il prenne après moi-même, encor ce qui me reste !  
Peut-être en méditant ces ruines d'un jour,  
Comprendra-t-il aussi, ce que coûte l'Amour !  
Ce qu'il peut quelquefois nous laisser d'une vie ;  
S'il étanche toujours, la soif inassouvie !

— Oh ! Malheur à vous tous qui faites un mépris  
De ce pur sentiment le plus sacré peut-être.

Dont puisse se sentir, un jour, le cœur épris ;  
Et qui ne craignez point, vous qui l'avez fait naître  
D'aller ensuite hélas ! à tous vos serments traître  
Le fouler à vos pieds, et de mettre en débris  
Le cœur où cette fleur qu'aujourd'hui l'on méprise  
Ne germait que pour vous ! — Malheur ! à qui le brise  
Et qui va sans raison, abusant du bonheur  
Se faire un jeu cruel, même, de la douleur !  
— Ah ! Celui-là, jamais n'a connu la souffrance  
Qui flétrit dans un cœur l'Amour et l'Espérance !

VII

Et toi cher Regretté, que je quitte à jamais,  
De pitié digne où non ! Pardon ! car je t'aimais !  
Jetons tous deux un voile, au Passé déjà sombre !  
N'y touchons plus, laissons l'Oubli le couvrir d'ombre !  
Laissons-le dans la nuit ! — Un jour quand tu viendras  
Sur ces bords où souvent, s'égarèrent tes rêves  
Vers ma tombe, dirige un seul moment tes pas  
Quand porté par les vents silencieux des grèves,  
De l'autre rive, d'où, mon ombre te suivra ;  
À ton âme attentive, alors résonnera  
L'écho religieux de l'airain, qui nous tinte  
Comme une voix du ciel, la prière du soir.  
Au champ morne et désert, viens alors, viens sans crainte  
Sans guide que ton cœur, Oh ! viens avec espoir !  
Par ce même sentier, qu'un jour chacun doit prendre

— Ecartant le cyprès, l'arbuste, où le rameau ;  
Viens t'agenouiller, où reposera ma cendre ;  
Que je puisse du ciel, t'écouter et t'entendre  
Jusqu'au travers de mon tombeau !

A cette heure mystérieuse,  
Où vient la nuit silencieuse  
Semant d'étoiles le ciel bleu,  
A l'heure douce où tout repose ;  
Reviens dans ce funèbre lieu,  
Où toute âme sent passer Dieu ;  
Où, l'on entend dans le silence  
Monter du pied des mornes croix,  
Comme d'imperceptibles voix  
Qui crient — “ Mon Dieu ! Pitié ! Clémence !  
Pour nous victimes du trépas,  
A qui personne plus ne pense ! ”  
Oh ! viens prier ! — Dieu récompense  
Ceux qui prient pour elles la-bas !

Reviens à l'heure où désolée  
S'en vient prier au mausolée,  
L'âme, qui pleure quelque deuil,  
Qui, sur cette funèbre pierre,  
D'où s'élance au ciel sa prière ;  
Seul flambeau, qui veille au cercueil.  
A genoux, sur ce sombre seuil,  
Laisse couler d'amères larmes.  
A cette heure, où, d'effroi glacé  
L'homme, fouillant dans son Passé  
Qui lui promettait tant de charmes :

Comptant les jours évanouis  
En retire mille poussières,  
Mille débris, reliques chères  
Que le temps avait enfoncis.

Reviens à l'heure solitaire,  
Seul, t'agenouiller sur la pierre  
De la tombe, où je dormirai !  
Je t'entendrai dans ce silence ;  
Attentive j'écouterai  
Cette prière qui s'élançe,  
Plaine de soupirs et de pleurs.  
Si les chants calment les douleurs ;  
La Prière qui s'humilie  
Sait calmer les morts qu'on oublie !

Contemple ce cyprès rêveur,  
Alors que, la pâle nuit tombe  
Pleurant, incliné sur ma tombe  
Comme un frère de la Douleur !  
Quand de ses feuilles attristées,  
Par l'humide nuit humectées,  
Tu verras dégoutter des pleurs :  
Oh ! viens aussi sur la bruyère  
Couvrant ma sépulcrale pierre,  
Oh ! viens répandre quelques fleurs !

---

Sans doute leurs parfums, mêlés à ta prière  
Aux pleurs du souvenir qui voilent la paupière,

Comme un plus pur encens, vers les cieux monteront  
Pour mon âme souffrante implorer le pardon !  
— Tout ce que tu n'as pu, me donner sur la terre,  
Ce repos qui m'a fui, ce bonheur que j'espère,  
Tu me pourras livrer ces trésors librement,  
M'ouvrir les portes d'or de ce beau firmament !  
Oh ! du moins en la mort, à mon cœur, reste mûie !  
Puisque nous n'avons pu l'être hélas ! en la vie.

---

Oh ! pense alors, Oh ! pense à moi !  
Lorsque mon cœur là-haut pour toi,  
Au seuil des éternels portiques  
Vers le trône de l'Éternel,  
Èlèvera sa voix, mêlera ses cantiques  
Et sa prière aux chants du ciel.  
— Garde pour moi, ces dernières reliques  
Don d'un cœur fidèle à sa foi,  
Le dernier !... Oh ! mais pense à moi !

---

Si quelque nuit, penchant ta belle tête blonde  
Sur les flots, comme pour y voir quelqu'autre monde  
Tu voyais rayonner dans le flottant miroir,  
Comme une vague image à l'ombre de ta voile  
Une auréole au front, quelque sereine étoile ;  
Dans ce regard des cieux crois encor me revoir,  
Comme dans le passé, tendrement te sourire !  
Et si le flot alors, plus doux chante et soupire,  
Crois entendre ma voix du sein de mon repos,  
Puis mêle une prière au murmure des flots !

VIII

L'heure arrive, et déjà, sois ma délivrance !  
Dans tes bras, ô mon ange ! au bienheureux séjour,  
Maintenant, tu me peux emporter sans retour !  
Heureuse encor, puisque je garde l'espérance  
De voir se terminer mes désirs et mes vœux,  
Au cercueil, où je vais dépouiller ma souffrance,  
Pour l'éternel bonheur, en m'envolant aux cieux.  
Oh ! je sens que déjà, l'éternité commence !

Maintenant ô mon âme ! élève tes regards,  
A de plus pures et de plus saintes pensées !  
Il est temps d'oublier !... Souviens-toi que tu pars !  
Les âmes ici-bas, sont sitôt oubliées !

Un céleste rayon vient d'éblouir mon œil !  
Qu'il est doux de quitter cette vaine poussière,  
Quand Dieu lui-même, vient nous fermer la paupière,  
Et, nous faire passer du plus profond sommeil,  
Au plus ineffable réveil !  
Dépouille, ta mortelle flamme !  
Et, dans le sein de Dieu,  
Envole-toi mon âme !

ADIEU.

Vous, que sitôt je quitte Objets chéris ;... adieu !  
Au ciel je vais aller, là, vous attendre ;... ADIEU !

## LES DEUX VOIX

Il regarde la Terre, il regarde les Cieux !  
Ici, tous les néants, les douleurs et les craintes !  
Ici, dans tous les temps, ici, dans tous les lieux,  
La grande voix humaine aux étranges plaintes  
Qui s'élève toujours, comme un cri de douleur !...  
— Et c'est le Genre humain tournoyant dans l'abîme,  
Qui se lamente ainsi !... Sa voix sombre et sublime  
A crié, — “ Sur la terre, il n'est pas de bonheur ! ”

Il relève les yeux, le rêveur immobile ;  
Et, d'un plus doux éclat, son front inspiré brille.

Il regarde la Terre, il regarde les Cieux !  
Là, toutes les splendeurs les rayons et les charmes,  
Dans l'or et dans l'azur, s'étalent à ses yeux !  
Puis il sent, de son cœur couler en saintes fumées  
La prière et l'amour, l'extase et le bonheur.  
Dieu vient de lui parler !—dans le ciel sans nuage,  
Il a vu tout à coup, resplendir son image !  
S'est écrié,—“ Là-haut, il n'est plus de Douleur ! ”

## ALMAVIVA

### RÉGARD SUR LE PASSÉ

Sur le bord du chemin,  
Je m'arrête un instant, pensive et recueillie ;  
Pour contempler un peu, comme le pèlerin,  
Ce que j'ai parcouru du sentier de la vie !

Que puis-je demander à mes jours révolus ?  
Au Passé qui déjà n'est plus rien qu'un vain rêve ?  
Quoi ! ma course ici-bas, déjà mon Dieu ! s'achève !  
Moi qui pleure aujourd'hui, demain, ne serai plus !

Pauvre couronne hélas ! tu t'es vite flétrie,  
Sur mon front qu'ont pâli, les veilles et les pleurs !  
Où j'ai senti, les mains de la pâle hasomnie,  
Poser, en y creusant un sillon de douleurs.

Moi, si jeune ! et déjà, d'un regard triste et morne  
Poursuivre et remonter la trace de mes pas,  
Puis, lasse enfin des jours, m'arrêter sur la borne,  
Appelant à mon aide, à grands cris le trépas !

Et c'est là, tout ce que me préparait la vie !...  
— Comme d'amers remords dans une âme sans foi,  
Les poisons, les tourments, seuls, habitent en toi,  
O Monde !... et tes beaux jours, ne me font point envie !

Tes plaisirs les plus doux sont pétris de douleurs !  
Ce qui pourrait me plaire, est tout ce que j'abhorre !  
Ah ! celui qu'ici-bas torture le Malheur ;  
Que ferait-il, si Dieu ne lui restait encore ?

---

## LA NUIT ÉTOILÉE

---

L'Hiver, si j'aime à voir ces humbles et vieux toits  
Que le vent fait frémir de sa sinistre voix ;  
Entendre le grésil pétiller aux fenêtres,  
Voir la neige engloutir les cabanes champêtres :  
Que j'aime plus courir ces champs vêtus de deuil,  
Dès que l'astre du soir a paru sur le seuil  
D'où s'élancent des flots d'une douce lumière,  
Dont les pâles lueurs caressent la paupière :  
Quand l'étoile brillante à l'éclat doux et pur,  
Comme un beau diamant sur un voile d'azur,  
Jette ses plus beaux feux, que sous ce ciel paisible,  
J'erre silencieux, et qu'un charme invincible,  
Sans cesse me retient, s'empare de mon cœur,  
Où soudain me remplit d'une vague terreur !

Délicieuses nuits ! O camps ne étoilée !  
Vous astres lumineux qui peuplez l'Émpyrée !  
Quel langage éloquent, vous parlez au mortel,  
Quand vos pâles beautés à la voûte du ciel  
Paraissent chaque soir, pour enchanter sa vue  
Qu'il se plaît d'égarer dans l'immense étendue !

Où ! quel divin langage, au cœur silencieux,  
Vous parlez chaque instant, de l'abîme des cieux !  
Pour rompre son silence, ah ! ma langue glacée,  
S'arrête et se refuse à rendre ma pensée !

Ces vastes champs d'azur infinis Océans :  
Ces espaces sans borne, où d'instant en instant  
Sans jamais se heurter, mille globes de flamme  
S'élancent tour à tour, comme on voit sur la lame  
Quand les barques du soir promènent leurs flambeaux,  
S'élançant et courir en radieux réseaux  
Les flottantes lueurs :—cette lune sans voiles,  
Dont on voit sous les pas, éclore les étoiles  
Qui forment son cortège, où couronnent son front,  
Qui se berce tremblante, aux bords de l'horizon :  
Tous ces mondes errants, qui laissent sur leur trace  
Mille ruidans de feu qui parsèment l'espace  
Qui gravitent sans cesse, et sans cesse poussés,  
Descendent pour monter par leurs premiers sentiers :  
Tous ces astres muets, parlent-ils ce langage  
Si touchant et si vrai, qui réveille l'hommage  
Des cœurs même pervers, sous leurs sens engourdis ?  
Où, ne seraient-ils pas pour nos yeux éblouis,  
Quelques regards voilés de la Beauté suprême,  
Dans ces phares des cieux, que sa main partout sème,  
Réfléchis de plus près, sous les ombres des nuits ?

Tous ces feux étoilés, dont nos yeux sont ravis ;  
Ne seraient-ils plutôt, les regards de ces anges ;  
Qui veillent le séjour d'éternelles louanges,  
Et franchissent du ciel, le dôme de saphir  
Qui les voilait aux yeux, à l'heure où nul soupir,

Où nul écho, ne tombe et résonne à l'oreille,  
Que celui que le vent dans les rameaux éveille :  
A l'heure où sur les monts, le long voile des nuits,  
Dans les airs déroulé, laisse flotter ses plis ?  
—Viennent-ils, quand partout, règne alors le silence,  
Et que l'hymne du soir au Dieu saint recommence  
Luire aux yeux des mortels déjà lassés du jour,  
Comme de longs regards et d'espoir où d'amour ?  
Où viennent-ils mon Dieu ! des célestes demeures,  
Nous visiter ainsi, chaque nuit à ces heures,  
Pour jeter sur nos fronts, quelques pâles reflets  
De tes rayons divins, de ces rayons de paix  
Qui pénètrent les cœurs de tes divines flammes,  
Et raniment l'ardeur des languissantes âmes ?  
—Est-ce pour étancher, cette soif du bonheur  
Que chacun ici-bas, toujours cherche en son cœur ?  
—Est-ce pour pénétrer et glisser par la fente  
Du logis où le pauvre hélas ! pleure en attente,  
Où, dans l'humble chaumière apporter un flambeau  
Pour veiller le malade aux portes du tombeau ?  
— Oh je vois ses enfants, tout pâles de misère !...  
Ils n'ont pas seulement une faible lumière,  
Dans l'âtre, un peu de feu, pour veiller sa douleur !  
Y glissent-ils pour eux leur mourante lueur ?  
—Est-ce pour éclairer, ces lugubres cachots  
Réveillés jour et nuit, par d'éternels sanglots :  
Où se traînent, vivants, quelques pâles fantômes  
Etres morts à la vie, et que l'on appelle hommes ?  
Est-ce enfin pour guérir tant d'humains tourmentés,  
Sous la dent des soucis, des remords déchirés,  
Et, dont le repentir au sein de leurs alarmes,  
A leur paupière humide, arrache encor des larmes ?

Ah ! Qui de nous pourrait en douter un instant !  
Dieu, n'est-il pas partout ? Est-il jamais absent ?  
Sur ces mondes épars que sa main guide et pousse,  
A-t-il plus de pouvoir que sur le brin de mousse ?  
Notre globe, perdu dans d'autres horizons,  
Le féconde-t-il moins, de ses éternels dons,  
Que ceux que son pied touche, à la céleste voûte ?  
— Sur sa puissance, Qui, pourrait nourrir un doute ?  
Si c'était toi mon âme ! ô toi fragile Esprit,  
Fleur du ciel que le souffle impur sitôt flétrit.  
Toi, qu'il a fait pour vivre, en l'extase ravie,  
A jamais avec lui d'une immortelle vie ;  
Toi plus chère à son cœur, toi plus douce à ses yeux  
Que ces astres peuplant leurs millions de cieux ;  
Bientôt, de tes pensers, ressentant l'égoïsme,  
Et la première erreur d'un fatal sceptici-me ;  
Devant pareils tableaux, sous tes yeux attendris,  
Dans l'extase abîmé, les sens anéantis,  
Ton être tout entier confesserait son crime,  
S'accuserait soi-même en sondant cet abîme  
Où le regard perdu dans son immensité,  
Y voit écrit, le sceau de son éternité,  
Et sa splendeur, au front de ces sphères flottantes  
Qui font pleuvoir sous lui leurs palmes éclatantes.  
Non ! pour crier, mon cœur ! tu n'aurais plus de voix :  
Il suffit, dirais-tu : — Je le sens, je le vois !  
Ici-bas, sa bonté, sa puissance infinie !  
Là-haut, sa majesté brillant dans l'harmonie !  
Et, que faut-il de plus, pour sentir, croire en lui ?..

Dans ces brillants déserts, O mon Dieu ! loin du bruit,

Où ! si j'aime à laisser, sur son aile bercée  
Comme l'un de ces feux, s'envoler ma pensée :  
C'est pour sentir couler au-dedans de mon cœur  
Avec l'impression, ce calme intérieur,  
Ce jour mystérieux, dont la vertu dans l'âme  
En l'éclairant un peu, l'élève à Toi, l'enflamme,  
Et, comme par instinct la force d'adorer ;  
C'est pour sentir en moi, ce frisson passager  
Qui toujours fait vibrer la corde frémissante  
De ce doux instrument, qui résonne et qui chante  
Au-dedans de mon sein, dont le faible soupir  
Sur mes lèvres toujours, palpite et vient mourir :  
C'est pour rêver aux cieux, quand mon cœur solitaire,  
Sent en lui le besoin d'exhaler sa prière,  
Et, de te murmurer encore, de plus près  
Dans d'intimes accents, ses plus tendres secrets.

Ah ! Que ce faible accord échappé de ma lyre,  
Quand de mon cœur, l'ardeur se froidit, se retire,  
Résonne toujours pur, implore, et monte à Toi  
Comme monte un soupir sur l'aile de la Foi !

DÉDIÉ A MON ONCLE J. D.

## UN PÈRE SUR LA TOMBE DE SON ENFANT

---

Va dormir mon enfant, dans la nuit de la tombe  
Où jamais nul rayon ne descend et ne tombe,  
Où le sommeil est long comme l'éternité :  
— La tombe, vers laquelle, à chaque heure emporté  
Par le Temps qui nous tient, et nous presse et nous foule  
Chacun de nous chemine : — abîme où tout s'éroule,  
Où nous précipite la Mort  
Qui, jamais, n'est lasse et ne dort.

Va dormir, sur ta froide et solitaire couche  
Toi ! dont la douce voix, sans écho sans soupir,  
Ne vient plus voltiger sur ta muette bouche,  
Toi qui nous souriait au moment de mourir !  
Va dormir mon enfant, dans la fosse muette  
Où peut-être bientôt, sur ton froid oreiller  
La mort aussi viendra ployer, poser ma tête,  
Doux ange, pour jamais ne plus me réveiller !

Va dormir mon enfant. loin de ta pauvre mère,  
Loin du nid, où jamais l'on a de peine amère ;  
Où l'aube sur ton front rayonnant, chaste et pur,  
Répandait ses rayons, et le ciel son azur ;  
Où ta mère couvrait ton berceau de tendresses,  
De sourires, de pleurs, de baisers, de caresses !

Tu n'auras plus l'œil maternel,  
Pour te sourire, auge du ciel !

Va dormir là tout seul, à l'ombre d'une pierre,  
D'un cyprès qui s'attriste, et d'une sombre croix :  
Tu n'as plus qu'un linceul, pour garder ta poussière !  
Tu n'auras plus nos bras, hélas ! comme autrefois,  
Jeune, pour te bercer, plus vieux pour te défendre !  
Oh ! si tu le savais, que nos pleurs, maintenant  
Ne viendront plus tomber que sur ta froide cendre ;  
Nos genoux, pour prier, que sur ton monument !

Que maintenant, le lierre, à ton blanc mausolée  
Comme une sœur en deuil muette et désolée,  
Va bientôt se suspendre, et de mille rameaux  
T'enlacer !... Car il aime aussi lui, les tombeaux !  
Que l'herbe va s'accroître ainsi que les années,  
Et va couvrir d'oubli, comme de fleurs fanées

Ce tertre où l'on t'ensevelit,  
Qui sera notre dernier lit !

Oh ! oui dors mon enfant, de ce sommeil paisible  
Qui jamais n'est troublé de vision horrible,  
Où nul songe ne vient, éveillant ses remords  
Livrer le pauvre cœur souffrant, à mille morts ;

Où l'image des jours coulés en cette vie  
S'efface, aussitôt que l'existence est ravie ;  
Où, tout ce qui pour nous fût un jour, est passé,  
Comme ton dernier souffle, ô mon doux trépassé !

Dans ce champ où s'en vont mourir les bruits du monde  
De peur que ton sommeil, de sa clameur profonde  
Ne soit encor troublé, va dormir mon enfant !  
Bien d'autres, qui t'en voient d'un œil indifférent  
Passer le seuil lugubre, avant que le jour tombe :  
S'en viendront à leur tour, là, non loin de ta tombe,  
Dormir, couchés par d'autres mains ;..  
Mais, plus du sommeil des humains !

Ah ! ta nef, dans ce port, à jamais abritée,  
N'y sentira plus rien de la mer irritée  
Qui brise si souvent nos esquifs aux écueils !  
Tu n'auras point ce temps, accablé par les deuils,  
De faire avant la fin d'un orageux voyage  
Oùte hélas ! le dernier, plus d'un triste naufrage ;  
De voir à chaque pas tomber avec tes pleurs  
De ton front abattu, toutes les blanches fleurs.

Car, tu l'avais encore à ton front qui rayonne,  
Avant de nous quitter, l'immortelle couronne  
Que Dieu donne aux enfants quand ils sont au berceau !  
Tu n'avais pas encor, jeune et tendre arbrisseau,  
Vu tomber, s'en aller, comme au souffle d'automne  
De ce front que le vent des douleurs découronne  
Feuille à feuille, ici-bas ta vie  
En quelques jours évanouie !

Tu n'avais pas encore aux coupes d'ici-bas  
Porté ta lèvre avide, et tu ne savais pas  
Si non par nous, combien, de l'urne de la vie  
Où, des hommes, toujours, la soif inassouvie  
Veut puiser les plaisirs... il s'écoule de pleurs !  
De combien de regrets et d'amères douleurs  
Il faut que notre cœur incessamment s'abreuve,  
Sans jamais épuiser cette source où ce fleuve !

Tu n'avais pas encor, du présent ébloui,  
Contemplé l'avenir à travers de vains rêves !  
Ton cœur n'avait pas dit, transperçé de cent glaives  
“ Oh ! comme ici-bas, tout, bientôt s'évanouit !  
“ Comme l'œil fasciné, nous trompe sur la route !  
“ Et, qu'on marche souvent à ces lieux du Doute !  
“ Phare trompeur laissé sur la mer de nos jours :  
“ Oh ! pourquoi, quand déjà notre espoir va s'éteindre,  
“ Que nous croyons bientôt l'approcher et l'atteindre,  
“ Pourquoi recule-t-il, fixé sur nous toujours ?

“ Vers quel gouffre inconnu, guide-t-il notre voile ?  
“ Et, pourquoi dans nos cieux, jamais la même étoile ;  
“ Ce sourire de Dieu pour nous brillant au ciel ;  
“ A nos yeux égarés, vient-il pas aussi luire ?  
“ Pourquoi ce flot si calme aujourd'hui, qui soupire  
“ Et nous berce en jetant son murmure éternel.  
“ Soulevé tout-à-coup, nous lance-t-il aux nues,  
“ Pour nous jeter souvent aux plages inconnues ?  
“ Oh ! pourquoi donc, toujours, cette mer sous ses eaux  
“ Sème tant de débris, garde tant de tombeaux ? ”

Oh ! non, tu n'avais pas, âme en proie aux souffrances,  
Chanté ce Désespoir des cœurs sans espérances,  
Par le doute touchés, par le vice flétris !  
Non ! tu n'avais encor rien vu de l'Existence !  
Tu n'avais pas semé de distance en distance,  
D'un cœur perdu pour Dieu tous les tristes débris !  
Tes chants échos du ciel, jusques en l'agonie  
Étaient pleins d'une douce et céleste harmonie.  
Nul vent t'avait encor touché, ma frêle fleur !  
Ton sourire, jamais, ne fut mêlé d'un pleur !

De ce sourire par où rien ne se mélange,  
Non ! tu n'avais encor souri qu'à ton bel ange  
Qui parlait en silence à ton cœur attentif,  
Qui veillait sur tes jours comme ta tendre mère,  
Jetant une auréole, à ton front, — de lumière.  
— La Mort vint à son tour, et d'un bras sûr et vit  
Te prit à notre amour : mais te donne en échange  
De la tombe ici-bas, le Ciel là-haut mon ange !  
Oh ! ton sort est bien doux, s'il est cruel pour nous !  
Il faut bien, pour prier, qu'il en reste à genoux !

Il faut bien qu'il en soient, échappés du naufrage  
Qui s'en aillent là-haut, par le funèbre lien  
Où chacun passera, porter nos pleurs à Dieu !  
Qui puissent nous crier des cieux ; — Oh ! Vous courage  
“ Vous tous que nous avons laissés sur le chemin,  
“ Qui trouvez trop tardive à votre gré, cette heure  
“ Où vous pourrez toucher l'éternelle demeure,  
“ Pour y monter, — Du ciel, nous vous tendrons la main !  
“ Espérez ! car ce ciel est votre récompense :  
“ Et, Dieu sait écouter tous nos chants d'espérance. ”

Oh ! oui, tu n'as plus rien à demander aux jours,  
Rien au monde !.. Et là-haut, dans les saintes phalanges  
Aux cœurs infinis des flamboyants archanges  
Dieu t'a joint pour aimer, chanter comme eux toujours,  
Accordant tous tes chants, aux lyres solennelles  
Qui mêlent leurs accords à leurs voix éternelles !  
— Va dormir mon enfant, et reçois mon adieu !  
Oh ! du ciel, quelque fois, viens sourire à ton père ;  
Offre à Dieu tous ses pleurs mêlés à ta prière !  
.....  
Ange !.. Jusqu'à moi, fais rayonner ta lumière !..  
Dors ! ton sommeil est doux, car ton âme est Dieu !

DÉDIÉ A GEORGES E.

## AU POÈTE

Poète ! si tu veux qu'on écoute parfois  
Les chants de ta céleste lyre,  
De ceux qui vont t'entendre, emprunte aussi la voix,  
Pour chanter ce qu'ils n'osent dire !

Recueille en un écrin, les perles de leurs cœurs,  
Et, choisis entre tes pensées,  
Toujours, celles qu'ils ont, de plus de leurs doux pleurs  
Au fond de leur âme arrosées !

Descends dans le secret de ce temple de Dieu,  
Si plein d'échos et de mystère,  
Où l'on voit quelquefois, comme dans le saint lieu  
Briller la lampe solitaire .

Où l'on voit à l'autel, le fantôme, à genoux,  
De l'Amour ou de la Prière.  
Rêvant priant, versant leur baume le plus doux  
Sur quelque relique encor chère !

Descends, et tu viendras, même près des tombeaux,  
Jetant leur céleste lumière  
Dans sa profonde nuit, briller bien des flambeaux,  
Allumés là, par la Prière.

Ton arc-en-ciel oïras ces mille chants nouveaux  
Que l'on n'entend que là, dans l'âme ;  
Et, tu verras souvent, sous ses divins accents  
Passer que l'on juge au vol de flamme !

Ah ! tu pourras toi-même, écoutant ses concerts,  
Y démêler l'hymne du monde,  
D'avec celle de Dieu : — Des voix de ces deux mers,  
Savoir quelle est la plus profonde !

Oui ! tu pourras après, sur ces divins accents,  
Accorder tes chants et ta lyre !  
Et, tu verras alors, tous les cœurs frémissants  
Répondre à ton divin délire !

Oh ! Qu'ils disent au moins, qu'ils disent une fois !  
“ Ses sanglots, sont ceux de notre âme,  
“ Ses pleurs, ceux de nos yeux, et sa voix notre voix  
Palpitant sous la même flamme ! ”

Et, tu pourras alors, enfin du temps vainqueurs,  
Dans un nuage d'Or, sur l'aile de la gloire  
Voir monter sous tes yeux, ton nom et ta mémoire,  
Jusqu'au sublime ciel, portés par tous les cœurs !

## EN SONGE AU CIMETIÈRE

---

Comme je tressailli, quand je passai du soir,  
Au milieu de ce vaste et sombre cimetière !  
.....  
La nuit faisait pleuvoir, et jillir e, et mûre,  
Pareille à l'éincelle au fond d'un oncesin ;  
Claque étoile brillante aux bords d'azur d'azur ;  
C'était Plaver, bien tard ! -- L'orôt n'été et par  
Et, le vent seconait, comme des flots l'éme,  
La neige, grand linceuil étendu dans la brume,  
Qui, de la terre aride en la foible, en la  
Couvre la nudité : -- Serein, à l'horizon  
La lune scintillait au fond d'une ambré,  
Arc-en-ciel irise des aurores du poir,  
Empourprant dans l'azur les nuages flottants  
La bise aux champs avait gelé l'ent des champs  
Les cascade grondait pareille à l'ay d'anche  
Qui se foud dans l'abîme en une éme de blanche,  
Et, ses soupirs l'intains, son mur n'été et ruel  
Faisaient penser à l'hymne auguste et solennel  
Qui s'élève parfois, le soir, d'un temple agreste.

Étais seul, cheminant d'un pas plus vif et lesté,  
Vers le toit paternel, en un sentier osseux.  
Bientôt je dus franchir ce lugubre et long mur  
Du champ des morts, s'offrant au milieu de ta route  
Ét, comme le rêveur qui parle et qui s'écoute,  
M'encourageant moi-même en ce nouveau chemin,  
Parmi toutes ces croix qui me tendaient la main,  
Foulant le sol blanchi de ces tombes muettes,  
Pendant que je sentais mille terreurs secrètes ;  
Sous ce ciel glaçant, dans ce champ de la mort,  
Seul ainsi, j'avais... et j'étais jeune encor !  
Hélas ! et je croyais à ces mille chimères.  
Ces contes qu'on apprend aux genoux de nos mères,  
Aux spectres qui la nuit, couverts de blancs linceuls,  
Pour chanter et pleurer, sortent de leurs cercueils !

Oh ! Quand je me sentis dans cette solitude,  
Où les tombes avaient une étrange attitude  
À mes yeux effrayés ; où j'imaginai voir  
Des morts sortant déjà de chaque caveau noir,  
De chaque fosse ouverte, — Oh ! cette frayeur sombre  
Qui vous saisit soudain comme un honore dans l'ombre  
Fit courir ses frissons glacés, jusqu'en mon cœur,  
Au sol enraciné, comme un saule pleureur ;  
Je restai là muet, cloué sur une tombe,  
Sans voix, sans souffle, et plus tremblant qu'une colombe  
Il me semblait ouïr mille confuses voix,  
Des soupirs étouffés comme au fond des grands bois,  
Tristes chants qui sortaient des fosses ténébreuses,  
Voir des spectres venir, et de leurs mains osseuses  
Me ployer à leurs pieds, comme un frêle roseau

Et me descendre ensuite au sein d'un noir tombeau,  
Parmi les ossements, débris humains sans nombre,  
Et des suaires blancs qui les couvraient dans l'ombre ;  
Puis me guider, vivant, dans ces affreux caveaux  
Où la lugubre nuit, n'a jamais de flambeaux.

Déjà je me voyais enseveli sous terre,  
Essayant en pleurant, de soulever la pierre  
Qui se dressait massive, entre le ciel et nous.  
— Las de mes vains efforts, et, tombant à genoux,  
J'élevai vers le ciel une ardente prière,  
Demandant pour ces morts couchés dans la poussière  
Quelques rayons d'en haut, la fin de leur sommeil,  
Et le commencement du sublime réveil,  
Et l'éternel oubli de leurs fautes passées.

Soudain, je vis monter des âmes vers le ciel,  
Avec un vol égal à celui des pensées !...  
— Et puis, je retombai, plongé dans le réel !  
Tout avait disparu, spectres et cimetière !  
— Dans l'attitude encor, de la sainte prière :  
Surpris, j'ouvris ~~à~~ les yeux aux rayons du soleil,  
Dans ma vitre, allumant mille gerbes de flammes.

---

Dans nos songes, c'est Dieu, qui fait passer ces âmes  
Pour qu'on y pense au moins, un peu, dans le sommeil  
Nous, qui jamais, peut-être y pensons au réveil !  
Nous, qui laissons sitôt croître cette herbe épaisse  
De l'oubli, sur les croix, les tombes qu'on délaisse ;  
Sur tous ces souvenirs, ces sépulcrales fleurs

Que l'on devrait toujours arroser de nos pleurs,  
Pour rappeler nos cœurs à la sainte pensée  
De ces morts, dont la tombe est sitôt délaissée !...

.....  
Oh ! pensons à tous ceux qui dorment dans l'oubli,  
Si nous voulons qu'un jour, on pense à Nous, Aussi !

---

### A AUGUSTE DE VILLELE

---

Où donc as-tu pris cette voix,  
Et, qui monte si bien ta lyre ?  
Quel ange, dans ton cœur soupire  
Des accents aussi forts et si doux à la fois ?  
Tu le sais mieux que nous, et tu n'oses le dire !  
Mais tu ne sens pas moins d'où te vient ce délire  
Qui te fait éclater en chants harmonieux,  
Et que l'âme respire,  
Comme un parfum des cieux.

Chante encore, et toujours, noble fils de la France !  
L'oiseau de vos vallons ne chante pas longtemps,  
Et de ses jours, bientôt se font les printemps.  
Chante nous quelques chants d'amour et d'espérance,  
Pour t'écouter, j'en sais, parmi tous tes amis,  
J'en sais un qui comme eux, saura faire silence !  
Chante encor ! tu le sais, tous nos cœurs t'ont compris !

## PREMIERS CHANTS

---

Oh ! Qui viendra s'asseoir, amant de la nature,  
Sur ces bords où voilée, une source murmure  
Comme un chant qu'elle jette au vent ?  
Oh ! Qui verra passer, comme en la sombre allée  
Cette jeune figure, encor demi voilée  
Qui, sous ce ciel marche en rêvant !

Feuilles de ma jeunesse, aux vents enfin livrées,  
Des rayons du printemps à peine encor dorées ;  
Allez !... Envolez-vous, ô mes frêles oiseaux  
Qui vous êtes posés les premiers sur mes branches !  
Allez !... Suivez le vent, ô mes colombes blanches !  
Vous trouverez peut-être ailleurs, d'autres rameaux  
Où vous poser !... et d'autres grèves  
Où vous abattre, mes beaux rêves !

Penché, d'un doigt distrait, feuille à feuille en rêvant,  
Je laisse, ici tomber, au flot pur et mouvant  
Ces chastes fleurs de ma pensée,  
Ecluses un matin, sous le regard de Dieu.  
Dans ce repli de l'âme, où le ciel est plus bleu,  
Où, la nuit est vite effugée.

Qui me regardera, briser ces joues tremblants,  
Effeuiller sur les eaux tous ces calices blancs !  
— Ces feuilles ! Qui saura, quel vent froid de l'automne  
Bientôt, les fanera sur leurs frêles rameaux !  
— J'en aurais dû faire aux solitaires tombeaux  
Pour la saison de deuil, quelque pâle couronne,  
Un suaire au funèbre pli,  
Pour ceux qui dorment dans l'oubli !

Feuilles, où fleurs, où flots ! allez où va toute onde !  
On sait trop qu'ici-bas, tout ne va qu'au tombeau !  
Qu'importe à qui verra tomber ces gouttes d'eau,  
Ce flot mêlés aux flots de cette mer du monde !

Je lui livre à mon tour, comme un frêle roseau,  
Cet enfant premier-né, couché dans ce berceau. —  
Qu'il flotte au vent, bercé sur sa vague profonde !...  
Vers quels bords ira-t-il ? — je ne sais !... pauvre esquif !  
Ah ! s'il pouvait, avant d'échouer au récif,  
Frapper l'œil attentif de quelque vierge blonde !

Cet enfant—aussi lui, serait-il pas sauvé ?  
Dites !... Un tel bonheur peut-il être rêvé ?

---

# FLEURS D'AMOUR

---

## RENCONTRE.

---

Elle était pourtant bien, de noir toute habillée,  
Et sa tête charmante, — et j'en crois à mes yeux,  
D'une gaze de deuil était pourtant voilée !  
Elle allait de son pas léger et gracieux :  
Je regardai passer cette petite reine,  
Sans oser saluer, et j'en eus de la peine :  
Car mon salut, qui sait ! eût pu m'être rendu,  
Et, sans avoir blessé, j'aurais du moins tout su.  
— Sous son voile, NINA ! pourquoi souriait-elle,  
En s'enfuyant plus loin comme un léger oiseau ?  
Pourquoi donc à mes yeux, parût-elle si belle ?  
— Son petit parasol, ressemblait tant qu'il faut  
Au tien aussi NINA ! — Mais pourquoi ce sourire ?  
Oh ! Quand tu saurais tout, tu n'oserais le dire  
Petite méchante ! — Ah ! j'avais eue pourtant voir  
Passer mon ange blanc, tout costumé de noir !

Si mon œil m'a trompé, ma petite hirondelle,  
Je ne regrette point ma douce illusion ;  
Je l'aime, pourvu que dans cette vision,  
Mes yeux comme mon cœur, aient cru n'entrevoir qu'elle

Charmant petit fantôme  
Qui va vêtu de noir,  
Comment donc on te nomme !  
Oh ! fais nous le savoir  
Ange vêtu de noir !

---

## A FABIOLA.

SUR SON ALBISAL.

Bien sûr ! si je pouvais : Dieu me le permettant  
De la nuit, soulevant les voiles,  
Aller cueillir au fond de ce bleu firmament,  
De quoi faire un bouquet d'étoiles.

J'en ferais, pour ton front serein et rayonnant,  
Une autre couronne de flamme,  
Sous laquelle on verrait ton âme  
Luire encor à travers ces fleurs du Firmament !

## DEMANDE.

IMITÉE D'ALFRED DE MUSSET.

---

Charmant petit mouillon blanc !

Charmant petit papillon blanc,  
Ta lettre !... Oh ! je l'aime pourtant !  
Charmant petit papillon rose !  
Pourquoi dis-moi le franchement,  
Demandes-tu pas autre chose ?  
Charmant petit papillon blanc !

Charmant petit papillon rose  
Qu'elle est pénible cette clause,  
Charmant petit papillon blanc !  
Qu'on te demande même chose,  
Ton cœur en serait-il content  
Charmant petit papillon rose ?

Charmant petit papillon blanc,  
Tu ne veux pas assurément

Charmant petit papillon rose,  
Que l'on te pense si méchant  
Quand on sait bien toute autre chose,  
Charmant petit papillon blanc !

Charmant petit papillon rose,  
Sais-tu ce dont tu seras cause,  
Charmant petit papillon blanc ?  
C'est que tu rendras bien morose  
Mon cœur !... peut-être pour longtemp,  
Charmant petit papillon rose !

Charmant petit papillon blanc  
Je boulerai comme un enfant,  
Charmant petit papillon rose,  
A qui l'on enlève en jouant,  
Ce qu'il préfère à toute chose,  
Charmant petit papillon blanc !

Charmant petit papillon rose  
Est-ce de peur que je n'en glose  
Charmant petit papillon blanc ?  
— Quoi ! tu redoutes que je n'ose !...  
Tu n'y pensais pas sûrement !  
Charmant petit papillon rose !

Charmant petit papillon blanc,  
Tu sais trop bien intimement  
Charmant petit papillon rose,  
Que ce billet doux et charmant  
Demeure à tous yeux lettre close,  
Charmant petit papillon blanc !

*l'homme avec le papillon*

Charmant petit papillon rose  
Tu sais trop bien que je l'arrose  
Charmant petit papillon blanc,  
Quand j'en lis l'amoureuse prose,  
De doux pleurs aussi bien souvent,  
Charmant petit papillon rose !

Charmant petit papillon blanc  
Non ! tu sais trop que le moment,  
Charmant petit papillon rose  
Le plus suave au cœur aimant,  
Est bien celui seul où l'on cause  
Avec son cher papillon blanc.

Mon cher petit papillon rose,  
Sans que je te dise autre chose,  
Mon doux petit papillon blanc,  
Tu comprends ce que je propose,  
Et, ce que mon cœur sous-entend,  
Charmant petit papillon rose !

Charmant petit papillon blanc  
Oh !... Ta lettre, je l'aime tant  
Charmant petit papillon rose !  
Serais-tu donc assez méchant  
Pour refuser ce que je n'ose  
Demander trop ouvertement ?

Tu sais, mon charmant petit ange  
Ce que je puis assurément  
Donner en retour de l'échange !  
Dis !... Si tu le voulais pourtant !...

Puisque notre bonheur peut être sans mélange,  
Et que l'on peut beaucoup, souvent, rien qu'en voulant  
Que parfois, loin d'y perdre, on gagne en un échange ;  
Oh ! dis-moi, pourquoi pas ? — mais sur ce tout tremblant  
    Je m'arrête, papillon blanc !  
S'il n'en tenait qu'à moi, certes !.. mais vois ! je n'ose !  
    Charmant petit papillon rose !  
    — Encore une petite chose !

Tu sais que le poète, à son papillon blanc  
Peut aussi lui, donner avec tout ce qu'il aime,  
Outre son pur amour, et qui sait ! son cœur même  
D'autres ailes d'or, pour voler au Firmament !

---

## A ISABELLA

SUR SON ALBUM

---

O Fleur de poésie !  
Que je préfère à toute fleur,  
Que seule j'ai choisie,  
Pour parfumer mon cœur,  
De ce que ton calice épanche de meilleur,  
Toi qui souris toujours, douce fleur solitaire,  
D'un sourire si plein d'amour, et de douceur !  
Oh ! demande à rester ici près de ta sœur,  
*Une Fleur comme toi, qui n'est pas de la Terre !*

## CE QU'ON DIT D'ELLE

---

Son cœur est trop plein de jeunesse,  
De vie et de bonheur encor !  
Non ! de son front blanc, chaque tresse  
Nous voile trop de rayons d'or !

Non ! de sa pensive paupière,  
On voit sortir trop de lueurs,  
Pour qu'on dise — “ Cette lumière,  
Ne nous vient qu'à travers ses pleurs ! ”

Sur sa lèvre, un trop doux sourire,  
Se mêle aux éclairs de ses yeux,  
Pour qu'on ose un instant se dire,  
— “ *Tout cela, lui vient point des cœurs !* ”

## PREMIER RÊVE

---

Jeune homme au front pensif, à qui donc rêves-tu ?  
Pourquoi ces longs regards où vacillent des larmes,  
Et, quel soupir profond, ai-je donc entendu ?  
— Oh ! sous un nouveau poids et d'ivresse et de charmes  
As-tu senti ton cœur doucement oppressé ?  
— Quelle brise d'amour sur ton âme a passé,  
Et quel est ce doux nom que ta bouche murmure,  
Qui remonte toujours comme un céleste acc  
De ton cœur à ta lèvre ? — Et, quelle est la voix pure  
Au timbre harmonieux, si doux et ravissant  
Que ton oreille épie, et veux toujours entendre,  
Et semble aussi sans cesse, en extase écouter !  
— Quel nuage, soudain, sur ton front vient répandre  
Cette mélancolie, où l'on sent se mêler  
Avec les souvenirs, une vague tristesse ?  
— L'ennui !.. Tu l'aimes donc !.. pourtant, elle est si loin  
Oh ! tu sens, que ton cœur, a de nouveau besoin,  
De puiser dans le sien, l'inexprimable ivresse ;  
De replonger tes yeux, dans ce brûlant miroir,  
Où mieux qu'ailleurs, ton âme aimait à se revoir !  
.....  
Oui ! la plus douce image en nos cœurs imprimée,  
Sera bien toujours celle où sourit tendrement,  
Sous ses traits séduisants — *Notre ange bien-aimée !*

## CONSOLATION

---

Oui vrai ! je lui disais un soir  
Qu'elle vint près de moi s'asseoir !

Hélas ! il se fait sur la terre  
Tant de choses en désaccord,  
Qu'il semble que tout est mystère,  
Et, que rien n'est vrai que la mort !

---

Tes lèvres viennent de sourire,  
Ton cœur ému de me parler !  
Mais à ce que tu m'as pu dire,  
Dois-je me taire, et me fier ?

Une peine d'amer présage  
En pleurs s'épanche dans tes yeux.  
Il en tombe aussi du nuage  
Qu'un vent disperse par les cieus !

Tu dis que souvent, plein d'alarmes,  
Gonflé de chagrins et d'ennuis,  
Ton cœur toujours, trouve des larmes  
Qu'il verse au sein des tristes nuits ;

Que la muette Rêverie,  
Du Mensonge pudique sœur,  
Te jette sa mélancolie,  
Comme un blanc voile à ta pudeur ;

Tu dis que bien souvent, rêveuse,  
Quand ton œil sonde en l'avenir,  
Tu souffres, même étant heureuse  
Puisque ce bonheur doit finir ;

Tu souffres quand la douce Aurore,  
En t'éveillant chaque matin,  
Te dit, que moins jeune est encore  
L'Aube, ici-bas, de ton Destin ;

Qu'un instant, aux célestes voûtes  
Brillera ta chaste lueur,  
Mais, qu'en ses radieuses routes  
Ira s'éteindre ta splendeur ;

Tu souffres, quand tu vois les roses  
Ne s'épanouir qu'un soleil,  
Car tu sais, qu'ainsi que ces choses  
Passera ton Songe vermeil ;

Tu souffres de voir les années,  
Effeuille tes calices blancs,

De sentir, tant de fleurs fanées,  
S'échapper de tes doigts tremblants.

Tu dis aussi que la nuit sombre,  
De trop près, suit nos plus beaux jours,  
Qu'il faut, qu'elle jette son ombre  
Partout, jusques sur nos amours.

Dans tes bras, tu voudrais éteindre  
Tout ce qu'a jamais, de plus beau  
Rêvé ton âme ;... Et, sans l'éteindre,  
De l'Amour, porter le flambeau.

Tu voudrais trouver sur ta route,  
Quelqu'ange, qui te veillerait,  
Qui te suivrait partout, sans doute !  
Et comme un frère t'aimerait.

Tu voudrais voir ton divin rêve,  
Ne mentir point à ton espoir.  
Tu veux que ton Soleil se lève,  
Du moins, avant qu'il fasse soir.

—

Séchons nos pleurs, car tous ensemble,  
Nous avons les mêmes pensers,  
Car nous avons, quoiqu'il nous semble  
A fouler les mêmes sentiers !

O chaque frêle créature  
Ici-bas, porte son fardeau !  
Que chacun, cherche, à sa blessure,  
De mettre le baume qu'il faut !

Laisse parler à ton oreille  
L'Ange attentif qui suit tes pas !  
Quand sa secrète voix conseille,  
Que ton cœur l'écoute, tout-bas !

Va ! ne détourne point la tête  
Contre les coups de la Douleur,  
Et, le front haut, sous la tempête,  
Brave toi-même le Malheur !

Que la Mort, spectre sans demeure  
Autour de toi sème le deuil !...  
Reçois cet hôte, et dis — “ C'est l'heure,  
Puisqu'il a passé sur mon seuil ! ”

Dis-toi ; — “ Sous ce ciel qui rayonne,  
Bien d'autres spectres affamés  
Passent, qui n'ont plus la couronne  
Au front, de leurs jours bien-aimés ! ”

Etres vieillis sous les misères,  
Prenant pour la réalité,  
Eux aussi, leurs vaines chimères,  
Et, qui crurent à la beauté ;

Et, qui crurent à cette vie,  
Comme à l'amour, à l'amitié !  
— Demande à leur âme assouvie,  
S'ils n'en pleurent point de pitié !

Malheur à celui qui se livre  
Au flot, sans en sonder le fond,

Et, se laisse comme un homme ivre  
Emporter au gouffre profond !

Car, pour passer la mer immense  
Entre la vie et le tombeau,  
Avec l'amour et l'espérance  
Dieu donne à chacun son flambeau !

Ne laisse pas le tien s'éteindre !  
Qu'il se consume sur ton cœur,  
Et, souriante sans te plaindre,  
Va ! marche à sa chaste lueur !

Comme aux cieux, l'étoile qui file  
Laisse s'écouler dans la nuit  
Ce songe, — Rayon faux qui brille,  
S'il en est un qui te poursuit !

Qui te dit, que des fleurs semées,  
Que tu cueilleras en chemin,  
Toutes resteront parfumées,  
Et vivront jusqu'au lendemain ?

Ta lèvre a le pli du sourire,  
Aujourd'hui. — mais, qui dit, demain,  
Qu'elle ne voudrait pas maudire  
L'Adoration du matin ?

Dieu seul, sait tout ce que nous sommes !  
Il sait, qu'ici-bas, fleurs d'un jour,  
Nous passons comme des fantômes,  
Avec l'ombre, au cœur de l'amour !

Penchés, comme un plongeur avide,  
Sur notre âme, abîme profond,  
Notre œil, croit sonder que le vide !...  
— La perle, souvent est au fond !

---

Oh ! Vous passez, ouvrez votre aile,  
Jeunes fronts ! anges radieux !  
Remontez comme l'hirondelle,  
Puisque vous planez mieux aux cieux !

Fuyez la Terre, où dans les fanges,  
Nous marchons courbés, soucieux !  
N'y passez que comme les anges,  
En ne regardant que les cieux !

---

## A ALICE

SUR SON ALBUM

---

Va ! mon gentil petit bouquet,  
Si rose, si frais, si coquet,  
Beau déserteur de mon bosquet !  
Dis, ... qu'un harmonieux mélange  
De fleurs, ont de toi fait un ange,  
Et, que le front plein de rougeur,  
*Tu viens trouver ta sœur.*

## A STELLA

---

Oh ! mais, si j'osais vous le dire,  
Qui sait, si vous m'écouteriez ?  
Peut-être diriez-vous ; — “ Assez !  
— “ Ne vous ai-je point vu sourire ? ”  
Et, si j'osais vous la nommer,  
Peut-être en seriez-vous jalouse,  
A crier, comme l'Andalouse,  
— “ Qu'importe, à qui ne peut aimer ! ”  
Si je disais, qu'il n'est sur terre,  
Rien, qui ressemble à cette fleur  
Rien, qui n'ait la chaste lueur  
Rayonnante sous sa paupière,  
Doux regard, trop plein de lumière.  
Comme il est trop plein de son cœur !  
Et, si je l'appelais : — Ma sœur,  
Et que je l'aimerais en frère.  
Si je vous disais tout cela,  
Puis, bien d'autres choses encore ;  
Et soudain, si l'écho sonore  
Chantait votre doux nom : — STELLA !  
Dites !... Oh ! pourriez-vous vous-même,  
Me la nommer ? — *Celle que j'aime.*

## A NINA

---

NINA ! veux-tu te faire fleur ?  
Je me ferai petite mouche,  
J'irai me poser sur ta bouche  
Pour puiser le miel de ton cœur.

Je me ferai petite abeille,  
Et, dans ta corolle vermeille,  
J'irai m'enfermer, belle Fleur,  
*Pour mourir du moins, sur ton cœur !*

---

## SON CEIL

---

Dans le ciel de mon âme, où volent mes pensées,  
Sur une aile invisible, incessamment berçées,  
Où mes songes, souvent, font comme un vague bruit,  
A l'heure où le sommeil, sur les yeux met un voile ;  
Je vois toujours briller une sereine étoile :  
— To nœil qui me regarde et rayonne en ma nuit !

Oh ! fixe, fixe-moi, regard doux comme l'aube !...  
Elle !.. peut-être encor, soupçonne-t-elle pas,  
Tout ce qu'à mes regards, ta lumière dérobe  
*De deuils, et de chagrins, semés sous tous mes pas !*

## ENNUI

---

En vain, dans mon ciel sans nuage,  
Je cherche une étoile d'amour !  
Je t'y vois plus, mon doux visage,  
Avec ton fin sourire aussi doux que le jour.

Et tu sais bien, pourtant, moi qui n'ose le dire,  
D'une trop vive voix ; que pour qu'il fasse jour  
En mon cœur : — Je n'ai rien besoin que d'un sourire  
Qui me vienne de toi, *comme un rayon d'amour.*

## UNE LARME

---

Dans le calice de la fleur,  
Le ciel épanche sa rosée :  
Et moi, de mon âme épuisée  
Dans ton cœur avec ma pensée,  
Je laisse couler ce doux pleur,  
Sous le silence et le mystère .  
Pleur d'amour et de peine amère,

Puisqu'un seul rayon de soleil,  
De chaque goutte de rosée,  
Peut faire une perle irisée  
Au bord d'un calice vermeil :

Un seul regard de ta paupière,  
Plein de pardon et de douceur,  
Peut aussi, tu le sais, ma sœur,  
Mon Amour !... transformer ce pleur,  
*En un sourire de lumière.*

---

SOUVENIR A L'ABSENTE

---

Notre cher petit oiseau blanc,  
Oh ! pourquoi donc sitôt, as-tu pris ta volée,  
Toi, qui nous semblait si content  
De ta petite cage, aujourd'hui désolée ?

Sans doute un mauvais coup de vent  
A soufflé dans ton aile, et loin, pendant l'orage,  
Comme il arrive trop souvent,  
Loin de nous t'emporta vers cet autre rivage !

Tu nous as fui, voyant l'hiver !...  
— Comme notre œil s'attriste ô ma blanche colombe  
De ne revoir plus, entrouvert  
Ton seuil silencieux, désert comme une tombe !

Quand il ne voit plus dans les cieux  
Briller cet astre doux qui jetait sa lumière  
Sur les fronts les plus soucieux,  
Inspirant à nos cœurs, l'amour et la prière !

Oh ! ce beau front qui se penchait,  
Rêvant comme une fleur, courbée au bord d'un vase ;  
Cette voix, doux luth qui chantait,  
Versant dans tous les cœurs, une céleste extase ;

Nous les cherchons nous les pleurons.  
Comme on pleure là-bas, bien loin de sa patrie,  
Comptant l'heure où nous reverrons  
Cet ange aux yeux si bleus, cette tête chérie !

Elle emplissait, auparavant  
La maison, de gaieté, de rayons, de sourires.  
Ame joyeuse !—Oh ! bien souvent  
Elle jetait en nous, ces charmes, ces délices

Que, dans l'ivresse du bonheur,  
On sent naître dans l'âme ; — et sa parole douce,  
Pareille à la vague rumeur  
Qu'on entend quelquefois, sortir des nids de mousse.

Nous aimions tant à voir cet oeil,  
Rayonnant des clartés de la nocturne étoile  
Cette blanche figure en deuil.  
D'un sourire plus doux, souriant sous son voile !

Du toit, elle chassait l'ennui,  
Qui toujours, par la main, tient la Tristesse sombre !  
— Ainsi, le jour chasse la nuit !  
Ce front pur rayonnait au milieu de toute ombre !

Souvent, l'essaim harmonieux  
Des claviers épanchés en molles sérénades,  
Sous ses dix doigts mélodieux,  
Voltigeait dans les airs au milieu des roulades.

— Était-ce un hymne au fond des bois,  
Qui résonnait ainsi, la nuit dans ce silence ?

Quand on entendait cette voix  
Qui faisait soupirer la naïve romance ;

— Était-ce le gémissement  
D'orphelins délaissés, mourant sur une dalle,  
Dans un dernier embrassement,  
Confondant leurs soupirs, avec leur dernier râle ?

D'où tombaient ces divins soupirs  
Qui faisaient, de nos cœurs déborder tant de larmes ?  
Roseaux penchés sous les zéphirs,  
Tenaient nos fronts courbés, sous un doux poids de char-  
[mes ?

Quel luth, sous tes doigts éploré,  
Laisait ainsi couler l'harmonieuse haleine  
De l'hymne vivant et sacré ?  
— O toi-même, étais-tu la Harpe Éolienne ?

---

Et, tout donc, s'est évanoui !  
Oui ! tout, comme dans l'air, s'envole la fumée !  
Notre œil encor tout ébloui  
De ton dernier sourire, ô douce bien-aimée !

Faut-il dire que tout cela,  
N'est plus qu'un souvenir, que chaque jour efface !  
Eclair qui luit aux yeux, un moment, et qui passe,  
Pour aller toujours, où tout va !

Nous laissant au cœur, mille choses,  
Mille bruits, doux échos qui murmurent encor,  
Et qui nous font rêver, même, à l'heure où s'endort,  
Là-bas, notre ange aux lèvres closes.

---

Souffle, Brise du Souvenir !  
Souffle encor dans nos cœurs, et ta flamme et ta joie !  
Trop de choses hélas ! de l'Oubli, sont la proie !  
Ta Fleur !... La laisse pas mourir !

Pour qu'elle ne soit pas foulée  
Comme un débris de bal, sous quelques pas distraits,  
Cueille cette fleur oubliée.  
Qui sait ce qui lui reste, encore, de secrets !

Le Souvenir, c'est la pensée,  
Flambeau qui jette ses lueurs  
Sur toute chose délaissée,  
Dans l'Oubli, la nuit de nos cours.

Et, des fleurs, qu'avec la prière  
Nous effeuillons sur un tombeau,  
C'est elle, toujours, la dernière,  
Qu'on laisse à son frêle rameau !

C'est elle, qui dans sa corbeille,  
Mêlés à ses parfums si doux,  
Garde, comme un bruit de parole,  
Qui dit toujours : — “ *Souvenez-vous !* ”

---

A TES PIEDS

---

A tes pieds, vois ici, cette fleur mi-brisée.  
— Sais-tu ma blonde enfant, quels seraient les doux pleurs  
Qui lui pourraient donner ses premières couleurs,  
La feraient re fleurir sous leur pite rosée ?  
— Une douce, et seule larme du cœur,  
Celle du tien sur le mien. — *Cette Fleur !*

---

ÉPIGRAMME

A UNE BELLE DÉDAIGNEUSE

---

Certes ! dans l'infortune où pour toi je me traîne  
Cruelle ! et languis nuit et jour,  
Victime,.. Qui croirait ? de ce dépit d'amour ;  
Sais-tu, ce qui cause ma peine ?  
La seule !... et dont enfin, je veux faire **tout** l'aveu :.  
Hélas !... *C'est d'en avoir si peu !*

## ELLE

---

Dans son geste, son port, il n'est rien qui n'efface  
Cette dignité vraie au grave et doux regard !  
Elle a cette pudeur qui se tient à l'écart,  
Et, sait montrer à l'heure, une charmante audace.  
— Ce céleste rayon de la timidité  
Qui des anges, là-haut, fait briller la beauté,  
Est aussi, celui, qui d'une ineffable grâce  
Couronne son beau front, et, comme aut aut de fleurs  
Y fait tomber parfois, tant de chastes rougeurs.  
Sa petite main, tient, bien attaché, ce voile  
Que l'Innocence donne à la sainte Pudeur :  
La lueur de son front que nulle ombre ne voile  
D'un plus céleste éclat, brille encor sur son cœur.  
— Oh ! ce flambeau, s'allume une fois dans la vie !  
Qu'un jour, cette lumière, à l'âme soit ravie :  
Avec cette sereine et divine lueur,  
Elle perd à jamais sa première blancheur !  
Souvent !—si sa lèvre où, vient erier son sourire,  
De la coupe enivrante elle aussi se retire :  
Si ce cœur se refuse aux transports innocents :  
Si ses deux beaux yeux bleus se ferment l'ingnissants,  
Et qu'au son d'une voix, une rougeur subite  
Jette un voile de pourpre au front de Marguerite  
Oh ! respectez toujours cette candide fleur,  
Qu'on ne voit pas ainsi, par un sauple caprice,

Entrouvrir tour à-tour et fermer son calice !

.....  
—Elle s'ouvre aux douceurs de l'amour qui s'y glisse,  
Et se ferme aux rayons de la sainte Pudeur,  
Qui lui fait son éclat, et sa suave odeur !

---

PRESQU'UN AVEU

---

Si je te demandais ; pourquoi ?  
Pourquoi, ton œil ainsi pétille,  
Quand je te vois si près de moi,  
O pâle jeune fille !

Si je te demandais : “ D'où vient  
“ Cet éclair, qui dans ma nuit sombre,  
“ Rayonne de ton œil au mien,  
“ Et, chasse autour de moi tant d'ombre ?  
Oh ! dis !. Que me répondrais-tu ?  
Ma blonde enfant au doux sourire !

Et...

Moi !... C'est qu'hélas ! aussi, j'ai compris, et j'ai su,  
Ce que sent un cœur qui soupire,  
Ce que peut, sans la voix : *Un regard, pour le dire !*

## OUI ! PAREIL AU LAC BLEU

---

Oui ! pareil au lac bleu, qui réfléchit l'étoile,  
Ton œil doux, tout rempli de la sérénité  
Du ciel,—en réfléchit l'azur et la clarté !  
Sur ton front ingénu, l'innocence sans voile  
Blanche comme le lys, — fleur qui nous vient du ciel :  
Sereine, y flotte, comme une pure auréole.  
Tandis que sur ta lèvre où se tait la parole,  
Il semble que l'on voit un sourire sans fiel  
Errer timidement, puis petite érécule  
S'y suspendre longtemps comme un gazon de miel !...

.....  
Regards plein de rayons, de sourires, de charmes,  
Qui ne connaissez point l'amertume des larmes,  
Qui rayonnez pareils à l'aube sur mon cœur :  
Petite bouche rose, et mignonne et pensive,  
Qui, comme d'un baiser plein de chaste douceur,  
Garde l'empreinte encor, de la grâce naïve :  
— Laissez moi vos rayons, vos sourires, un moment :  
Car je trouve plus doux qu'une onde calme et pure  
Ces yeux bleus plus profonds que ce bleu firmament.  
Ma bouche rose, j'aime encor mieux ton murmure,  
Que tout ce qu'on entend dans la grande nature,  
De plus doux à la fois, et de mélodieux.  
— Oh ! laisse ta parole en flots harmonieux,

Aussi bien que tes chants, s'épancher sur notre âme :  
Car si tu peux chanter tous ces hymnes de flamme,  
S'il nous vient de ton cœur un concert si divin :  
C'est que ton âme n'est qu'une lyre immortelle,  
Qu'un ange en soupirant, effleure de son aile,  
*Où que Dieu fait frémir sous sa divine main !*

---

A ISABELLA

VA PETITE MESSIVE

---

Va vite ! petite mессive ;  
Va la voir, ma belle pensive.  
Qu'elle t'attende, où non, ce soir !  
Pour moi, près d'elle, va t'asseoir.  
Va te mirer dans ses yeux bleus,  
Où tremble une lueur des cieux.  
Fais-lui tes plus douces caresses ;  
Dans tes mains, prends ces belles tresses,  
Dont les légères boucles font  
Une couronne à son beau front  
Appelle-la ; — Sœur bien-aimée ;  
Dis, comme tu te sens charmée  
De la revoir ; Puis l'où tu viens ;  
Que tes secrets, sont pas les siens,

Et, qu'elle aurait plaisir peut-être  
D'entendre, et voir par la fenêtre,  
Ce qui se passe aussi, là-bas,  
Où l'on ne la voit plus, — Hélas !

Sur le clavier d'ivoire où sa tête se penche,  
Oh ! pour moi, va guider, sa petite main blanche !  
Regarde-la sourire :—Écoute ses soupirs,  
Et vois, quel, lui plaît mieux de tous ses souvenirs !  
— Dis-lui qu'un soir, en songe, aussi belle qu'un ange,  
J'ai cru la voir, non loin, qui me tendait les bras,  
M'appelant d'un doux nom que je n'oublierai pas,  
Puis qu'ensuite un cercueil s'est ouvert, chose étrange !  
Et qu'Elle, en m'y voyant tomber, couché dedans,  
Tremblante, hélas ! a pris bien vite  
La fuite, la pauvre petite !  
En me laissant là seul, mi-mort, claquant des dents,  
Qu'aussi pâle qu'un spectre, à mon tour je l'appelle,  
Lui tendant, aussi moi, les bras,  
Hélas ! mais qu'Elle . . . ne vint pas,  
La petite cruelle !

N'est-ce pas que souvent, notre rêve stelli !  
Notre rêve d'amour, ressemble à celui-là ?  
Quand nous allons saisir notre vision blanche :  
—Cet ange qui sur l'âme, en somniant se penche,  
Toujours, fuit de nos bras, nous attirant à lui,  
Puis nous laisse soudain, dans une affreuse nuit,  
— Oh ! l'on pleure, on appelle hélas ! cris superflus !  
L'Orbite charmante a pris son vol et revient plus.

De l'amour passager, serais-tu le fantôme  
Aussi Toi ? — Viendrais-tu, du céleste royaume,  
Sur la terre un moment, pour réjouir mes yeux ?  
Ah ! n'est-ce pas pour faire un nouveau malheureux ?

.....  
S'ils sont beaux quelquefois, ils sont affreux nos songes !  
N'est-ce pas ? — Toi ! du moins, fais mentir celui-là !  
Car ils sont doux au cœur, va crois-moi ! ces mensonges !  
— Des rêves ... en fais-tu de semblables, Stella ?  
Puis, petite messive : un peu plus haut, ... ajoute !  
Et, qu'en secret, son âme, et t'entende et t'écoute !

—“ Stella ! serais-tu pas, cet ange radieux,  
Qui pour guider nos pas sur terre, vient des cieux ?  
Car, pourquoi serais-tu, si rayonnante et belle ?  
Pourquoi, dans tes regards, luiraient-ils tant de feux,  
Notre œil, croirait-il voir des plumes à ton aile ?

Oui ! vite, va ! dis-lui, mon petit messager,  
A l'oreille, tout-bas ; dis-lui toutes ces choses !  
Même, attends cette heure, où ses paupières sont closes,  
Où viennent tour-à-tout près du lit voltiger,  
Ces papillons de nuit, — Les Songes blonds et roses.

.....  
Puis écoute surtout, seul et silencieux,  
Ce qu'en rêve, nous peut dire un ange des cieux.

Alors, près de l'alcôve où cette sœur repose,  
Approche, et doucement, tout doucement dépose,  
Sur sa bouche mi-closée et son beau front rêveur,  
Le plus tendre baiser qui te vienne du cœur.

## SON PORTRAIT

---

Une aimable pudeur,  
Embellit sa figure ;  
Une molle blancheur,  
Comme une clarté pure  
Brille sur ses beaux traits,  
Dont les chastes attraits,  
Rayonnent davantage.  
Son gacieux visage,  
Que relève un haut front,  
Qu'achève un beau menton,  
Respire la noblesse,  
Le talent, la candeur,  
Quoiqu'encor sous la fleur  
D'une tendre jeunesse.  
Son cou bien contourné,  
Est flexible, élancé,  
Blanc, pur comme l'albâtre,  
Où le rayon solâtre,  
De boucles de cheveux,  
Chatains, pâles, soyeux,  
Sa tête est couronnée.

Sur son col inclinée,  
On lit dans ses beaux yeux,  
Sous ses pâles paupières,  
En tendres caractères,  
Ces mots chéris du cœur,  
Innocence et douceur.  
Sa bouche demi-close  
Où la grâce repose,  
Où l'on voit, du matin,  
La rose et le carmin ;  
Semble, à demi, sourire :  
Et, quand sa lèvre aspire,  
S'ouvre, où roule un soupir,  
Poussé par le désir,  
Du sein de sa pure âme :  
On sent comme une flamme,  
Qui s'en vient effleurer,  
Sous son brûlant baiser,  
Notre front qui se penche,  
Comme plie une branche  
Où se pose un oiseau.  
Puis, pareil au roseau  
Qu'un doux souffle balance,  
Tranquille, frissonne en silence .

## AVANT L'ADIEU

---

Il lui disait un jour, que sa lyre muette,  
Depuis longtemps, déjà, se taisait. — “ O Poste !

“ Oui ! ton jour est venu, de penser à mourir !  
“ Car le berceau, toujours, est suivi de la tombe ;  
“ Car, c'est la sombre nuit qui vient, quand le jour tombe  
“ Oh ! dans l'oubli, dis-moi !, vaut-il pas mieux dormir ?

“ Exilé, vite ! fais ! oh ! fuis loin de la Terre !  
“ Car, un plus beau soleil, luit là-haut, dans les cieux ;  
“ C'est là, qu'on voit enfin, rayonner à ses yeux.  
“ Tout, Tout ce qu'ici-bas, nous voilait le mystère.

“ Le sommeil est plus doux, à qui ne fut ignoré !  
“ Celui, dont parmi nous, le nom et la mémoire,  
“ Survivent à la mort, couronnés par la Gloire ;  
“ Est-il aussi toujours, pour cela, plus pleuré ?

“ Rien ne dure, ici-bas de tout ce que l'on aime ;  
“ Crois-moi !. Nous ne fondons, que sur un sol mouvant  
“ Et, comme notre cendre, un jour qu'on jette au vent,  
“ Un souffle aussi disperse, hélas ! nos œuvres même.

“ Qu’il dorme encor, ton luth, contre ton cœur pressé !  
“ Dans une autre patrie, oh ! va finir ton rêve,  
“ Ton beau rêve, longtemps, si longtemps caressé :  
“ Car, souvent, ici-bas, ce qu’on a commencé.  
“ O Barde aimé ! rien qu’au ciel ne s’achève. ”

SUR SA TOMBE

Dors ici ! dors en paix ! dors, pauvre enseveli !  
Oh ! puisse l’Amitié, de fleurs, couvrir ta tombe !  
Sur ta croix, se poser, quelque blanche colombe ;  
Le souvenir !. Oh ! mais, jamais — Le morne Oubli !

